

ce matin une série d'opérations destinées à affranchir le pays du régime qui l'a si longtemps dominé.»

L'opération s'était déroulée presque trop facilement, car d'un régime qui s'était coupé de tout appui populaire, il ne restait plus que la façade, et au premier coup de boutoir, celle-ci s'effondrait en une masse informe. Dès deux heures de l'après-midi, Lisbonne prend un air de fête. Les chars venus pour libérer le peuple — ou l'opprimer — sont pris d'assaut par la foule. Les gens les entourent, grimpent dessus et, de façon générale, les rendent inutilisables. La petite fille fleurissant d'un œillet rouge le canon d'un fusil devient le symbole éloquent d'une ère nouvelle pour un peuple frustré et lésé.

Le régime caetaniste se rend en fin d'après-midi. La police secrète, sachant qu'elle sera la première à essuyer la colère du peuple vengeur, est la dernière à capituler; elle ne s'y résout d'ailleurs qu'après avoir fait plusieurs morts, les seules victimes lors du coup, en tirant au hasard dans une foule qu'elle craint.

Comme pour tous les coups d'État réussis, l'action conçue et dirigée par le Mouvement des forces armées (MFA), est signée par des militaires. A 13 h 30 le lendemain, la Junte de salut national du MFA fait une apparition à la télévision, à laquelle tout le monde est encore rivé, pour proclamer que les forces armées ont entrepris de réaliser une politique qui «conduira à la solution des graves problèmes nationaux et à l'harmonie, au progrès et à la justice sociale indispensables à l'épuration de la vie publique».

Longue évolution

Ces «graves problèmes nationaux» sévissaient depuis des siècles. Le Portugal compte plus de huit millions d'habitants, soit à peu près la population de l'Ontario, mais ne représente qu'un douzième de la superficie de cette province. Il ne compte que deux villes d'une certaine importance, et sa population est la plus pauvre et la moins instruite de l'Europe occidentale et centrale. La présence d'une élite riche et instruite ne pouvait masquer l'analphabétisme d'un Portugais sur trois ainsi que des techniques et une productivité agricoles comparables à celles du Tiers monde. Ce pays au taux de chômage élevé et aux

Superviseur des programmes d'affaires publiques pour le réseau anglais de Radio-Canada à Ottawa, M. Cullingham a également travaillé à Washington pour cette société d'État. Plus tôt cette année, il s'est rendu au Portugal. L'article ci-contre n'engage que l'auteur.

salaires de misère était affligé d'une structure de classes opprimante pour un peuple ayant aussi peu de commodités que d'espoir. En fait, la fierté était la seule chose que les Portugais eussent réellement possédée depuis des siècles: fierté d'avoir découvert le monde; orgueil de l'avoir colonisé sous presque tous les cieux. Salazar avait développé ce mythe de l'empire dans une mystique toute portugaise qui l'aida à isoler et à manipuler son peuple dès les premiers jours de son arrivée au pouvoir il y a quarante-cinq ans.

Le professeur Oliveira Salazar était un économiste conservateur à l'Université de Coimbra lorsque le général Carmona, président du Portugal, l'appela en 1928 au ministère des Finances pour sauver l'économie en faillite. Dès le début, Salazar tint les leviers de commande, mais ce n'est que quatre ans plus tard qu'il revendiqua le poste de premier ministre; il ne se soucia jamais de devenir président. Toutefois, ses attitudes et ses vues dominèrent et façonnèrent la vie portugaise pendant près d'un demi-siècle. Il lança la notion de l'«État nouveau» appuyé sur la classe moyenne et opposé aux partis et à la lutte des classes. Il s'inspira de ce qu'il appelait l'«intégralisme portugais» et du fascisme de Mussolini. Au début des années 30, Salazar commença à instaurer son «État corporatiste» destiné à représenter, par exemple, les intérêts de tous les exploitants agricoles, mais qui demeura en grande partie théorique. Dans la pratique, cependant, ce régime lui permit d'interdire les grèves et de remplacer les syndicats libres par des syndicats nationaux. Salazar appela son mouvement «Union nationale»; c'était le seul parti autorisé. En 1930, il rejeta par sa Loi sur les colonies la décentralisation administrative dans les possessions d'outre-mer, et l'expression «Empire colonial portugais» fit son apparition. On ne s'embarrassait plus d'objectifs alimentés de culpabilité et d'humanitarisme: les colonies jouaient le rôle de fournisseurs de matières premières et de main-d'œuvre à bon marché et étaient la source d'immenses profits.

Cette formule de la pauvreté conjuguée à la répression, chère à Salazar, façonna une population peu exigeante, soumise, apathique, morose et très comme il faut, mais dépourvue de cynisme et d'humour. La couleur nationale des vêtements pour les deux sexes était le noir et la musique préférée, une sorte de lamentation appelée *fado*. (Un voyageur britannique perspicace mais malveillant qui se trouvait au Portugal dans les années trente fit la réflexion suivante: «La principale distraction du Lisbonnais consiste à se